

D. *Et la patrie ?...*

— C'est un mot dont se servent les candidats à la députation et les journalistes. Elle est représentée plus particulièrement par le percepteur et le gendarme, qu'on paye avec une partie de l'argent extorqué aux ouvriers et aux cultivateurs. Le reste de cet argent s'en va dans de grandes villes que nous ne verrons jamais, où des ministres, des députés et des fonctionnaires font la noce pendant que nous travaillons.

La patrie, c'est le hideux impôt, c'est la loi qui commande, ce maître impersonnel qui nous enlève peu à peu chacune de nos libertés ; la patrie, c'est tout ce qui nous opprime, tout ce nous devons haïr.

D. *Et le pays ?*

— Oh ! le pays, c'est tout ce que nous aimons.

C'est le petit coin de terre où nous sommes venus au monde et où nous voulons mourir ; c'est le jardin où nous avons grandi au milieu des fleurs, la cour où nous avons joué avec nos camarades d'enfance, et gambadé comme des chèvres sans autre lien que notre fantaisie.

C'est le pré où nous nous sommes roulés dans l'herbe, où nous allions dormir à l'ombre d'un grand chêne, tandis que paissaient nos vaches et nos moutons.

C'est le champ que nous avons labouré, pioché, retourné de fond en comble, arrosé du matin au soir de notre sueur ; le champ où, chaque jour, nous allions voir si la semence sortait de terre et si nous pouvions compter sur une belle moisson.

C'est la vigne, dont nous avons taillé chaque cep un à un, avec autant de délicatesse et d'amour qu'une mère en apporte à parer ses enfants ; la vigne, où se faisaient les joyeuses vendanges, mêlant jeunes et vieux, filles et garçons, dans un irrésistible élan de travail et de fraternité.

Le pays, c'est la barque sur laquelle, à la nuit tombante, nous partions à la pêche, et la plage où les femmes anxieuses et les enfants guettaient notre retour.

C'est aussi la maison au toit de chaume, la cheminée qui s'ouvre toute grande, comme pour réunir la famille dans une seule étreinte ; c'est le vieux cheval qui repose à l'écurie et le chien fidèle qui veille sur la maisonnée.

Le pays, enfin, c'est le père, la mère, les frères et les sœurs, les parents, les amis ; tous ceux que nous avons coutume de voir et d'entendre, avec qui nous avons travaillé, souffert et pleuré ; c'est le clocher qui nous appelle, la place où, le dimanche, le village se donne rendez-vous ; c'est le cimetière où reposent nos morts, l'horizon qui renferme tous nos souvenirs.

D. *Tu n'as donc plus rien de tout cela ?*

— Je laisse un père, usé, cassé par une longue vie de labeur. Ses forces l'abandonnent ; depuis quatre ans, je lui épargnais les besognes les plus dures, et c'est moi qui menais la charrue. Je pars au moment où il a le plus besoin de mon aide. Comme il ne peut rester seul pour cultiver son champ, il a pris un mercenaire qui travaillera mal et mangera la moitié du revenu. Les années de mauvaise récolte, on sera obligé d'emprunter à l'usurier pour vivre, jusqu'à ce que la bande noire vienne s'emparer de la maison et du bien, et réduise mon père à mendier son pain.